



«**Dans mon quartier...**»

Concours d'écriture 2019
de la Ville de Lancy

Recueil des textes primés

Ville de Lancy



Concours d'écriture 2019

Textes primés, lauréats

Catégorie 1 (nés en 2010 et 2011)

Prix d'encouragement

- Dans mon quartier par *Méchant Voisin* (Emma GAUDERLOT)
- La feuille d'or par *Feuille d'or* (Zélie MONTAVONT)
- Le chien de ma voisine par *Toutou* (Texte collectif : Bruna CATALDO, Dora MAO, Melis SÖKMEN et Coco LIU)

Catégorie 2 (nés en 2007, 2008 et 2009)

1^{er} prix (ex aequo)

- Le passage secret par *Clara Ding* (Chiara LANG)
- Le nettoyage du quartier par *Chat perché* (Léa ROMANO)

3^e prix

- Esprits de Lancy par *Messages* (Théodore MONTAVONT)

Catégorie 3 (nés en 2004, 2005 et 2006)

Coup de cœur du jury

- La fille qui cherchait son destin par *Novastarss* (Noéline DURET)

Catégorie 4 (nés en 2002 et 2003)

Prix d'encouragement

- La fuite par *Super-Flu* (Simon LEVY)

Catégorie 5 (nés en 2001 et avant)

1^{er} prix

- Les yeux grands ouverts par *Mister de La Source* (Zoher Canaan FERH)

2^e prix

- La bande des 1212 par *Lara Jones* (Libera GALLO)

3^e prix (ex aequo)

- Le potager par *Soleil Bio* (Pierre ROMANENS)
- Les aventures du Capitaine William par *Yuna* (Sandrine CONTERIO)
- Dans mon quartier par *Georges Dong* (Greg LANG)

Dans mon quartier

J'arrosais le jardin quand tout à coup le tuyau dévia et je me retrouvais en train d'arroser les toilettes du voisin. Un peu gênant ! Je rentrai vite dans la maison pendant que mon voisin criait je me vengerai. Maman me demande ce qui se passe je lui raconte elle me dit que ce n'est pas grave. Le lendemain en allant à l'école je le croise il me dit à tout à l'heure. Je me dis qu'il va se venger à l'école je stress. En arrivant à l'école de Florimont, en classe je le vois caché derrière un arbre ^{moi} je continue mon exercice c'est bientôt la récré. Et la récré je le vois passer en voiture. Ma meilleure amie me voit stresser et me demande ce qui se passe, je lui raconte tout elle me dit que ce n'est pas très grave. Et la sonnerie finale je vois c'est la fin de la journée je retrouve mes parents. En allant à la voiture je le vois entrain de marcher et il me sourit. En arrivant chez moi, je regarde par la fenêtre. Tout à coup il arrive en voiture : il nous suivait. On mange puis je vais me coucher. Dans mon lit je ne trouve pas le sommeil je me retourne sans cesse. Cependant il ne m'arrive rien pendant plusieurs jours. Samedi matin en passant devant chez lui je l'entends rigoler. Discrètement je regarde par la fenêtre. Comme il a la fenêtre ouverte je l'entends dire : alors va à l'école Florimont. Il parle de moi c'est sûr. Lundi matin il remplace quelqu'un à l'école à un moment alors que je cours il me fait un croche pieds et je tombe je me casse la jambe brutalement je ne vais pas à l'hôpital je vais juste chez le médecin je dois avoir des béquilles pendant 1 mois. Je décide de lui écrire une lettre qui dit : la vengeance est un plat qui se mange froid.

La feuille d'or

Je suis chez moi en train de dormir. Le ciel est étoilé. Je suis réveillée par un bruit étrange, je crois qu'il vient de chez les voisins. Je me lève et je regarde par la fenêtre. Je vois la lumière allumée alors qu'hier matin les voisins sont venus nous donner les clés de leur boîte aux lettres en nous disant : « nous partons en vacances. »

Soudain, je tremble de tout mes membres. Je n'arrive pas à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, après avoir mangé mon croissant, je sors de la maison. Je n'ose plus regarder chez eux. Je regarde mes pieds.

La nuit suivante, je passe devant la fenêtre et je vois une ombre dans le jardin. Elle est près du compost. J'ai l'impression qu'elle fouille dedans. Cela me paraît très bizarre. Je tremble de tout mon corps mais je décide de quand même descendre dans le jardin pour voir cette histoire de plus près.

« C'est, c'est... un fantôme, un fantôme ! » hurlai-je.

Je n'ose plus bouger, pétrifiée et je dévisage ce « fantôme »

Je finis par l'identifier et je reconnais une sage-femme. Cette sage-femme, je la reconnais parce qu'il n'y a pas très longtemps, on m'avait raconté l'histoire d'une femme se promenant dans la montagne. Elle devait accoucher. Par chance, elle rencontra une sage-femme qui l'aida à mettre au monde son enfant et pour la remercier lui donna un panier avec à l'intérieur dix feuilles d'or. La sage-femme croyant que tout cela était de simples feuilles normales, les jeta toutes sauf une. Elle s'apprêtait aussi à jeter cette dernière feuille quand elle s'aperçut qu'elle était en or. Tout de suite, elle rechercha les neuf autres mais ne les retrouva pas.

Le « fantôme » donc est là devant moi et met sa dernière feuille d'or dans le compost des voisins. Cela signifie l'arrivée d'un nouveau bébé. On se sourit.

Complètement rassurée, on se dit « au-revoir » et je retourne me coucher.

Le lendemain matin, les voisins reviennent de vacances. Après le repas de midi, la grand-mère va jeter au compost des épluchures de pommes et je la vois qui trouve la feuille d'or. Je fais alors un petit sourire 😊

Fin

Le chien de ma voisine

Dans mon quartier, il y avait un cirque et un hôtel, bien sûr aussi des maisons. Ma voisine était très gentille, son chien aussi et plutôt rigolo. Pourtant, je ne savais pas qu'il parlait.

Un jour, je rendis visite à ma voisine. Quand je rentrai chez elle, elle me demanda : « Veux-tu surveiller mon chien car je vais aller faire les courses ? ». J'acceptai. Plus tard, quand le chien eut très faim, je ne le compris pas. Alors celui-ci hésita et prononça un mot. Je fus très surprise que le chien parla.

Soudain, ma voisine rentra. Cependant, je ne voulus pas lui dire que son chien parlait alors qu'elle le savait. Ma voisine me remercia puis but un thé avec moi. Ce fut un plaisir. Le chien dit un autre mot et je devins toute rouge. C'est alors que ma voisine dit : « Excuse-moi, mon chien parle. ». Je m'exclamai : « Tu le savais déjà ? ». « Oui » répondit ma voisine. Alors je n'avais donc aucun raison de m'inquiéter. Et l'on s'amusa avec le chien.

Tout à coup, on sonna à la porte. C'était une autre voisine qui était en train de dormir un instant auparavant. « Estan gritando commo locas ! »* Nina lui répondit : « Lo siento mucho por gritar muy fuerte. »** Puis nous continuâmes à rire toute la journée !

* « Vous criez comme des folles ! »

** « Je suis vraiment désolée de faire autant de bruit. »

Le passage secret

Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé l'autre jour avec mes voisins, Alessandro et François.

Nous habitons au Grand-Lancy et nos grands-parents aussi, mais, dans un EMS qui se situe de l'autre côté de notre quartier. Malheureusement, cet établissement doit être détruit pour construire un centre commercial qui rapportera plus d'argent.

Nous ne les voyons pas très souvent car nous n'avons pas le droit de traverser les routes à cause des voitures, ce qui est dommage.

Un jour alors que nous jouons dehors, nous trouvons un jeu stupide mais rigolo à faire: ouvrir des bouches d'égout et inspecter l'intérieur.

Mais, qu'est-ce que ça pue !

Au bout de la troisième bouche, nous apercevons des échelons.

- «Ça vous dit d'aller explorer les égouts?» dit François.
- « Heu pas spécialement » ai-je répondu.
- « Allez Chiara! T'as la trouille ? » ajoute Alessandro.
- « Bon, je viens, mais je vais prendre des lampes de poche. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous descendons dans ce mystérieux trou noir sans oublier de refermer le couvercle derrière nous, pour ne pas laisser les traces de notre escapade.

Au bout de quelques échelons, nous arrivons dans une galerie. Nous allumons nos lampes. On y voit beaucoup mieux !

Nous faisons quelques pas et nous voyons une souris. Qu'est-ce qu'elle est mignonne !

Nous marchons beaucoup, je suis très fatiguée, c'est à ce moment-là que François aperçoit des échelons.

-« On est sauvé » ! S'exclame-t-il, puisqu'il se croyait perdu.

Nous remontons à la surface de la terre, Alessandro le dernier.

Le couvercle qui bouche le gros trou est très lourd mais en unissant toutes nos forces nous parvenons à le soulever. Devant nous s'élèvent des escaliers. Nous les empruntons et nous reconnaissons la gare de Lancy Pont-Rouge. Sur le quai, nous voyons le Léman Express flambant neuf. François, qui est un passionné de voiture et de moyens de transport, a toujours rêvé de monter dans le Léman Express. Alors, il nous entraîne vers les portes du train.

C'est alors qu'une annonce retentit : attention attention, le Léman Express sur le quai 2 va bientôt partir.

- « Oh non ! » s'écrit-il.

- « On monte vite fait dans le wagon pour voir et on ressort tout de suite après, ok ? » dit Aless.

A peine a-t-il fini sa phrase que l'on s'élançe déjà vers la porte du train pour ne pas perdre de temps.

Les places sont en cuir, rembourrées, avec en première classe un équipement de massages et des boissons.

On est sur le point de ressortir quand, d'un coup, le train ferme ses portes. Et se met en route.

Le contrôleur arrive. Nous sommes dans le **BIG** embarras embarrassant. Je me demande si le temps que le contrôleur arrive jusqu'à nous, nous aurions encore des ongles, à force de les ronger, dévorés par l'angoisse.

Il nous demande nos billets. Gloups. Et c'est là que ce fou de François tire l'alarme d'urgence. Le train freine brusquement. Le contrôleur tombe par terre et les portes s'ouvrent. Nous sautons par-dessus bord et descendons dans une autre bouche d'égout pour nous enfuir.

Une fois en bas, je veux allumer ma lampe de poche, mais je ne la trouve pas. Elle a dû tomber quelque part, me dis-je. Je veux me mettre en route quand soudain, BOUM ! Je m'étales par terre. J'ai glissé sur ma lampe de poche perdue. Je me relève sans peine avec seulement quelques égratignures. C'est à ce moment que je réalise que nous sommes revenus sur nos pas.

Alessandro réfléchit et nous dit que les égouts devaient être tous reliés.

Nous marchons encore quelques minutes et sur le sol, nous voyons une mallette noire. Nous l'ouvrons et nous découvrons des billets de banque à l'intérieur. Des centaines de milliers de francs. Oui, des billets, des vrais, des véritables ! Voilà de quoi empêcher la destruction de l'EMS ! Nous emportons la fameuse mallette "sauveuse" d'EMS avec nous. Nous voyons une sortie et nous décidons de remonter à la surface pour voir où nous sommes. En poussant le couvercle, devant nos yeux, s'étend la maison de retraite. Quelle surprise ! Nous franchissons le portail et parcourons le grand jardin où le jardinier est en train de planter de beaux hortensias. Nous entrons dans le bâtiment. Nos grands-parents sont très joueurs et nous supposons qu'ils sont dans la salle de jeux.

Et bingo ! Ils sont là en train de jouer aux cartes quand ma grand-mère s'écrie : "j'ai gagné !"

Une fois les appareils auditifs bien mis et tout le monde bien assis, nous leur expliquons ce que l'on a trouvé. Ah, quelle imagination! s'exclament-ils.

Quand nous ouvrons la valisette, ils en restent bouches bées.

Nous décidons alors de parler au propriétaire de l'EMS afin de le faire changer d'avis et de la faire revenir sur sa triste décision de détruire le bâtiment.

-Mais Monsieur, s'il vous plait, dites-nous pourquoi vous voulez détruire l'EMS ? Où est le problème ?

-Le problème, mes chers enfants, c'est l'argent. Cette maison de retraite n'en rapporte pas assez. La seule et unique solution serait d'avoir des billets à n'en plus finir ! Mais, où puis-je trouver tant d'argent ?

-Ici, dans cette mallette.

Il fait les gros yeux. Nous ouvrons la mallette et il pousse une grande exclamation de surprise.

- Bon, d'accord. J'appelle tout de suite le nouveau propriétaire du terrain pour annuler le futur commerce. Merci les enfants. Moi aussi je tiens beaucoup à cet endroit. Merci infiniment de votre aide. Mais ne souhaitez-vous pas utiliser cet argent autrement ?
- Non Monsieur, le plus important est que nos grands-parents soient avec nous, qu'ils restent dans notre quartier.

Fatigués mais heureux, nous retournons chez nous par notre super passage secret. Quelle journée fantastique!

Nous avons trouvé le moyen de sauver l'EMS, donc, de permettre à nos grands-parents de rester lancéens et pour nous d'aller les voir plus souvent sans danger !

Le nettoyage du quartier

Samedi 6 septembre 2060 20h00

Si vous voyez ce journal, ne le jetez pas, ou alors lisez-le avant. Bonjour, je m'appelle Anna et j'ai 12 ans. Je vis dans une petite ville en Suisse comme les autres, pleine de déchets. J'ai d'ailleurs trouvé ce journal près de mon école dans le tas d'objets dont personne ne veut. En parlant de déchets, la vie ici deviens insupportable. La Chine a été envahie par un continent de déchets. Et encore ! Chaque jour des dizaines de personnes meurent intoxiquées par la pollution. Il faudrait faire quelque chose. J'en parlerais demain au Pommes potes.

Dimanche 7 septembre 2060 18h48

Les Pommes potes c'est mon petit club. Il est composé de moi, Laura, ma meilleure amie, Enzo et Kyle. Chaque dimanche, on se réunis dans notre QG, un hangar abandonné, pour passer du temps ensemble. Je leur ai dit que la pollution fait de cet endroit un enfer. Sérieux quoi ! On vit dans les ordures ! Ils sont d'accords pour faire quelque chose. Du coup, au lieu de chaque dimanche, on se verra tous les jours après les cours. Je vais vite vous dire a quoi ressemble notre hangar-QG. Il est très grand, je me demande à quoi il servait, on l'a emménagé avec des coussins, des canapé, des buts de foot etc... on a même mis une télé ! Bon il faudrait que je pense à réfléchir à un projet pour demain.

Lundi 8 septembre 2060 19h34

On sait quoi faire pour les déchets ! En plus, ça manque de déco au QG ! Quel rapport ? avec les ordures, on va faire des statues, des objets de décorations, des inventions... Pour nettoyer le quartier. D'ailleurs chez nous on ne peut pas dire qu'on manque d'idées ! C'est Laura qui a eu l'idée car ils font presque la même chose dans son club d'art. Et puis, qui sait ? Ce geste inspirera peut-être d'autres personnes, voir même le pays ! Ouais bon faudrait peut-être que je fasse mes devoirs.

10 janvier 2061 16h17

Pffffiou ! Ça fait un bail que je n'ai pas écrits ! Mais bon, j'ai une ultra-giga-méga-ultra bonne nouvelle ! On a mis notre idée à exécution et du coup, le quartier entier est tout propre ! Kyle et Enzo ont même fait des tags pour inciter les gens à le faire autour d'eux car c'est quand même un peu notre faute s'il n'y a presque plus de vie autour de nous. Et le mieux dans tout ça, c'est que ça marche ! Dans les quartiers autour du notre, il n'y a presque plus de déchets et d'autres tags sont apparus... je soupçonne Kyle. Autre bonne nouvelle pour nous, Laura et moi, notre hangar préféré est tout plein de décorations et de statuette peintes en cannettes de coca, de papier, de bouteilles d'eau... Du coup si vous vivez comme moi dans un monde de détritrus, pensez à faire quelque chose de joli et d'utile ou au moins de recycler.

Fin !

Esprits de Lancy

Il était tôt. Je longeais le stade de Lancy Florimont non loin de mon école. Sans le vouloir, je passai sous une échelle. Une échelle ? Cela me fit penser que le mois dernier, mes potes mouraient de trouille dès que l'on prononçait le mot « esprits ». Je souris et arrivai à l'école.

A peine passé le portail, je m'exclamai : « Je suis l'esprit maléfique de Lancy ! ». Mes amis coururent se réfugier dans les toilettes. J'éclatai de rire-quelles andouilles ! Soudain, « Ding Dong » : la cloche retentit. Sam et Tim, avancèrent en tremblant jusqu'au maître. Toute la journée, ils continuèrent à frissonner de tout leur corps : trop drôle !

Dès l'école terminée, je rentrai tout de suite chez moi. Une fois le portique franchi, je marchai sur une plante de belladone - la cerise du diable, comme le disait ma grand-mère - qui n'était pas là ce matin... étrange. Soudain, j'entendis Sam courant vers moi en criant mon prénom : « Théo, Théo tu as perdu le championnat de tennis de table du club de Lancy ! » « Quoi ? Moi ? Le dieu du tennis de table, impossible ! » J'étais désespéré... très rationnel, je commençai pourtant à douter... Je m'étais préparé pendant des semaines. Que s'était-il passé ?... Je me remis alors à marcher en direction de chez moi, dépité.

Une fois rentré, je vis aussitôt par la porte béante un oiseau voltiger dans tous les sens. J'ouvris la fenêtre du salon et, au bout de dix minutes, le volatile s'en alla. J'ouvris alors mon cartable pour faire mes devoirs : tous mes cahiers étaient pleins d'encre ! Pourtant tous mes stylos étaient bien fermés. Intrigué, je commençai à... Non, ce n'était pas possible ! Je n'aurais pas pu réveiller les esprits de Lancy à moi tout seul !

Je décidai alors de sortir dans le jardin pour me vider les esprits. Comme j'avais encore ma raquette de tennis de table dans les mains, je la posai sur la table de jardin. Je me baissai alors pour enlever mes chaussures quand, soudain, j'entendis un bruit. Je me relevai soudainement et vis que

ma raquette de tennis de table n'était plus là ! J'eus soudainement très peur : je courus me réfugier dans la cuisine pour prendre mon goûter. J'ouvris le frigo. Les œufs de ma mère étaient à leur place ; cependant, aucun n'était resté entier. J'étais horrifié ! Je courus me réfugier dans ma chambre. Quand mes parents rentrèrent, je leur dis que je ne partagerais pas leur diner...

Depuis ce jour, je ne me moquai plus jamais de mes amis et de leur peur. Je ne savais pas vraiment si les esprits de Lancy existaient alors je décidai de ne plus parler d'esprit de toute ma vie...

La fille qui cherchait son destin

Une pomme. Toutes les histoires d'amour commencent par une pomme. Blanche-neige en est le plus célèbre exemple. Ce jour-là, moi aussi j'en mangeais une bien rouge en me promenant dans mon quartier aux couleurs sombres recouvert de neige. On dit que le rouge est la couleur du destin. Pourquoi pas ? Etait-ce le hasard ou le destin si il s'est trouvé là au moment où j'en avais le plus besoin, au moment où chaque seconde comptait ?

Je m'appelle Mila, j'ai 16 ans et une mucoviscidose en poche. À première vue, vous vous dites que ça va encore être une histoire déprimante ou horrible. Sachez que ce n'est rien de tout cela, si ça vous rassure, alors n'ayez pas peur de lire mon histoire, celle d'une fille qui aurait voulu être comme les autres. Bref, à cause de ma maladie, j'ai un petit problème de croissance, ce qui fait que je mesure 1 mètre 52 avec chaussures. Je n'ai pas de poitrine et mon corps a beau recevoir tout ce qu'il faut, il ne veut pas grossir. J'ai un visage rond, de grands yeux bleu glace, des lèvres rose claire et un visage de porcelaine avec de longues boucles blondes. Tout le monde me prend pour une fillette « trop mignonne » d'une dizaine d'années. Je ne vais pas à l'école. À quoi ça sert d'apprendre des choses quand on sait qu'on va mourir à 20 ans ? Rassurez-vous, je ne me morfonds pas du tout. J'ai dû voyager plus que tous les gens qui liront ce texte réunis ! J'ai même eu le droit d'aller là où c'est normalement interdit. Par exemple, lors de mon séjour à New York, un hélico m'a posé en haut de la tour de la liberté. C'était sans contexte l'un des plus beaux moments de ma vie ! J'espère qu'un jour vous pourrez vous aussi voir la ville de là-haut, le soir. Je passe mon temps à voyager pour découvrir un maximum de choses. Vous voyez, je m'instruis à ma façon. Ma mère voyage beaucoup pour son boulot, et je l'accompagne souvent lors de ses voyages.

Je n'ai pas beaucoup d'amies, étant donné que je ne suis jamais beaucoup dans mon quartier natal, mais il y a trois filles que je suis toujours contente de retrouver en rentrant. L'une a une prothèse à un bras, la deuxième est muette et la dernière a la même maladie que moi, mais une espérance de vie un peu plus longue. C'est dingue comme les malades sont bienveillants entre eux. Toutes les quatre, on se retrouve les mercredis et samedis quand je suis là. Nous allons au café du coin de la rue. Durant ces moments, j'ai toujours ce sentiment de bien-être d'être de retour chez moi, dans ce quartier qui a été le commencement de tout. On parle des nouvelles du quartier, des potins, puis c'est le moment où je leur offre mes cadeaux choisis selon le goût de chacune. Elles ne peuvent pas voyager comme moi car elles vont à l'école quatre jours sur cinq (le mercredi est pour nous bien sûr !), alors je leur ramène des tas de souvenirs en leur racontant le voyage et en regardant des photos. Après, on sort se balader dans le parc en discutant de trucs de filles, comme les habits, le maquillage et les garçons... J'adore ces moments. J'ai l'impression d'être... normale. Vous aussi, je suis sûre que vous aimez ce genre de moments. Alors profitez, car se sont toujours les meilleurs instants qui se terminent le plus vite.

*

Ce jour-là, j'avais fini mon rendez-vous copines et, comme tout autour de moi était devenu tel de la ouate, j'avais décidé de me promener dans mon petit quartier natal. J'ai toujours aimé la neige, ces petits flocons qui givrent le verre de ma fenêtre. Malgré mon chocolat chaud bu au café, mon estomac grognait. Je passai alors dans la boulangerie-pâtisserie du coin pour quémander à manger vers Marie, la chef qui m'adorait. Il est vrai que je passais la plupart de mon temps là-bas, moi qui adore manger. Les pâtissières, des vieilles femmes aussi douées pour cuisiner que bavarder, m'accueillaient toujours avec des petits gâteaux confectionnés exprès pour moi. De vrais amours. Je leur rapporte toujours des souvenirs quand je voyage. Elles adorent m'écouter parler de mes aventures en travaillant. Je rentrais discrètement en essayant de ne pas me faire remarquer. Raté. Marie accourt et me serre dans ses bras tel un ourson en peluche.

- Oh mon dieu, ma chérie, ça nous fait tellement plaisir que tu viennes ! On a une nouvelle recette à te faire goûter, viens vite !

Je souris et me laisse entraîner dans ce tumulte aux milles odeurs. Après avoir goûté aux multiples plats (des fois, je suis contente de ne pas grossir) et narré de multiples récits, je me préparai à prendre congé de mes hôtes quand quelque chose attira mon attention dans le fond des cuisines : une magnifique pomme, aussi rouge que le coquelicot, trônait sur plusieurs de ses semblables dans un joli panier en paille.

- Elle te plait ? a demandé Marie.

Je devais baver devant pour que ça se voie tant. Oups. Je fis oui de la tête en continuant de regarder le fruit. Anaëlle, une pâtissière, sourit et me la donna. Après les avoir bien remerciées, je sortis de la boulangerie-pâtisserie et continuai ma balade sur le trottoir. J'observais la belle pomme. Elle brillait avec les rayons du soleil. Je salivais rien qu'à la voir. Il neigeait, et il n'y avait plus personne dehors, tous s'étant réfugiés dans les boutiques. En souriant, je m'apprêtais à croquer dans ce beau fruit quand une pulsation cardiaque me fit stopper net. Je me mis à suffoquer, à tousser. Merde, fichue mucoviscidose. La pomme tomba de mes mains et se mit à rouler. Je la suivis des yeux en tombant à genoux tellement le mal me rongait. La dernière chose que je vis fut ma belle pomme rouge s'arrêter vers un pied qui marchait rapidement vers moi. Puis ce fut le trou noir.

*

Mon bras gauche me piqua. J'ouvris précipitamment les yeux en me redressant. A ma gauche, une infirmière à l'air jovial retira une seringue en me regardant d'un air inquiet. Elle m'incita à me recoucher et me demanda si j'allais bien. Un peu sonnée, je lui demandai où j'étais, même si j'avais déjà une idée de la réponse.

- Tu es aux urgences du centre médical. Il y a quelques heures, un garçon t'a trouvé dans la rue en train de faire une crise et t'a portée jusqu'ici. Tu as eu de la chance, dit-elle, conclut-elle avec un grand sourire.

- Je ne me rappelle pas de grand chose, avouai-je en grognant.

Un rayon de lumière attira mon attention vers la table de chevet. Je tournai la tête en voyant quelque chose posée dessus. Une pomme. Pas n'importe laquelle, « ma » pomme. Elle trônait, éclairée par les multiples filaments de lumières rougeâtres. Je crus bien l'avoir contempler pendant des heures.

*

Un bruis de pas. J'entrouvris les yeux et maudis intérieurement cette fichue maladie qui m'obligerait à rester ici encore cinq jours. Cette fois, il paraît que ma crise a été très forte, et que j'aurais pu y passer. Bon, bah, super quoi ...

Quelqu'un toqua à ma porte. Je regardai l'heure, et constatai qu'il était 5 heures. Bizarre, les infirmières ne faisaient jamais le ronde à cette heure. La personne frappa une seconde fois. Intriguée, je répondis :

- Entrez !

La porte s'ouvrit doucement et je restai bouche-bée. Un magnifique garçon entra en me lançant un sourire en coin et referma la porte. Il était grand - pour moi -, avait des cheveux châains bouclés et des yeux couleur or. Il s'approcha de mon lit avec une expression joyeuse.

- Alors comme ça, tu es réveillée et on ne m'a même pas averti !

Je me redressai aussi vite que possible et le regardai d'un oeil soupçonneux. Il me lança un magnifique sourire et malgré moi je sentis mon coeur battre plus vite. Une étrange impression de chaleur parcourut mon corps. Bizarre. Sentant qu'il me regardait, je soutenus son regard avec un air de défi. Il eut un petit rire :

- Tu ne te souviens pas de moi ? Je t'ai pourtant pas mal aidée, il y a quelques temps.

Il attrapa ma pomme écarlate et la fit tourner par la tige. Automatiquement, je sautai hors du lit d'hôpital et lui pris la pomme des mains en la serrant fort contre ma poitrine.

- Quelle vivacité, petite princesse ! sourit-il. C'est une jolie pomme, n'est-ce pas ? J'ai

souvent hésité à la manger, mais elle était si belle que je l'ai laissée flamboyer encore un peu.

- Qui es-tu ? grognai-je avec une mine d'enfant boudeuse.

Il prit une chaise dans le coin de la pièce et s'assit sans se presser. Je ne pouvais m'empêcher de le contempler, lui qui était si beau. Il me regarda droit dans les yeux et prit la parole :

- Je m'appelle Toma, et c'est moi qui t'ai sauvée dans la rue.

Il prit ma pomme d'un coup et se leva avec un rictus.

- Toujours est-il que tu m'es redevable, alors je viendrai te chercher demain à 7 heures, sois prête. Salut, Mila !

Il sortit et claqua la porte. Je devais ressembler à une tomate. J'avais les joues qui me piquaient et les yeux brillants. Malgré ça, je ne pouvais m'empêcher de sourire comme une idiote. Mais qu'est ce qui m'arrivait. Soudain, je me rappelai de sa sortie et criai :

- Eh ! Ma pomme !

Je crus même entendre son rire depuis ma chambre d'hôpital...

*

Mes amies vinrent me voir ce matin. Après que je leur aie narré les épisodes avec le mystérieux Toma qui me rendait bizarre, elles ont souri et m'ont expliqué quelque chose que je ne pensais ne jamais avoir. En réalité, c'était même la seule chose que j'avais pensé ne jamais pouvoir goûter : l'amour. Une de mes amies alla vite me chercher une tenue autre que la robe de chambre que je portais ce jour-là. Un joli top rayé avec un jean et une jaquette noire. Elles me dirent de rester moi-même et s'en allèrent, non sans m'avoir demandé comment il allait faire pour me sortir de la chambre alors que je n'avais pas le droit de la quitter. À vrai dire, je me le demandais moi-même.

*

À 7 heures précises, un coup a retenti de derrière la fenêtre. Intriguée, je soulevai le rideau et mon cœur manqua un battement. Au bout d'une grosse branche du cerisier à côté du bâtiment se trouvait Toma, aussi à l'aise que sur son canapé. Il me sourit et agita sa main. J'ouvris lentement la fenêtre et murmurai :

- Qu'est ce que tu fais là ?

Pour toute réponse, il me tendit la main. Je la pris prudemment et haussa un sourcil en voyant qu'elle était tellement grande comparé à la mienne. Je passai les jambes par-dessus le rebord, luttant pour ne pas regarder en bas. Il attrapa ma taille et me hissa sur la grande branche. Et là, tel un singe habile et me tenant d'un bras, il descendit du cerisier enneigé. Il me posa par terre et fit son joli sourire en coin.

Puis, il me prit la main et tout en souriant, m'entraîna vers ce qui était mon premier rendez-vous en amoureux, avec un garçon dont j'ignorais tout, à part le fait qu'il faisait chavirer mon cœur.

*

On se parla de tout durant toute la soirée. J'appris beaucoup sur lui et il semblait très content de m'entendre lui raconter certains de mes périples. Il était maintenant tard. Il me raccompagna vers ma fenêtre et s'arrêta à la dernière branche, et me dévisagea avec une lueur brillante dans les yeux.

- Toma... ? commençai-je d'une voix hésitante.

Il me regarda avec un air interrogateur. Je pris mon courage à deux main et dis :

- Je... Je t'aime.

Et je l'embrassai. Il ne mis pas longtemps à répondre. Il m'attira dans ses bras et me rendis mon baiser. Ce fut le moment le plus magnifique de ma vie. Rien ne vaut un premier baiser avec l'homme que vous aimez, vous pouvez sûrement le confirmer. Je ne sais pas encore combien d'années me réserve la vie mais désormais, je sais que je les passerai accompagnée, avec le garçon que j'aime. Je sais que j'avancerai soutenue, confiante et entourée. C'est mon destin.

Toma, mon amour, je te confie mon cœur. *Pour Mila, une amie qui avance malgré sa maladie incurable. Ma chère, cette histoire est pour toi.*

La fuite

Flash, quelques centièmes de seconde de répit, flash.

Puis un autre, puis un micro, une question. Une cinquantaine de journalistes, une vingtaine de cars-satellites, des centaines de personnes. Des milliers de bruits, un mouvement de foule, les cris, les appareils photo et les téléphones. Le cirque médiatique devant la porte de ma maison joue en boucle depuis trois jours la même représentation.

Dans cette discorde visuelle et sonore, je ne discerne que le vide qui réside en moi. J'écoute le silence dans ma tête, celui qui raconte d'autres histoires, d'autres vies, d'autres cultures, loin de ça. Loin du vide, des lumières et des ombres créées par celles-ci, des micros, des médias et du public. Crispé sur le siège en cuir du van conduit par mon chauffeur, je rêve, j'imagine.

Je marche dans le quartier de mon enfance avec le craquement somptueux des feuilles dorées sur le sol qui accompagne mes pas. Je crois voir au loin ma mère qui sort de chez le fleuriste, mais je ne peux à peine distinguer sa silhouette. Les oiseaux chantent toujours, mêlant leur musique à celle de la routine des gens. Les arbres qui m'ont observé toute mon enfance, me regardent avec la même sérénité. Les terrasses de la Grande-Place qui sont toujours pleines, le sont encore. Les couples assis sur des bancs, ceux qui sont seuls nourrissent les moineaux et le bonheur danse au-dessus du linge qui sèche. Même les sonnettes des cyclistes me paraissent acceptables. On entend au loin les murmures du marché. Puis le tram, dans un grincement majestueux, passe devant moi. Et le tram s'en va.

Je suis dans la cour de mon école, je me revois enfant en train de courir, de crier, de jouer avec mes amis. Comme un père qui surveille du coin de l'oeil son fils, je m'observe avec un grand calme. L'enfant vient et me demande si j'ai amené le goûter pour lui et ces copains, puis repart en courant. Je m'observe, avec un grand sourire. Mais trop rapidement des questions remontent à la surface et viennent percer ma légèreté au grand jour : où est-ce que j'allais rechercher cette insouciance qui me manque tant ? Est-ce que je vais m'en vouloir de ne pas avoir pris de goûter ? Pourquoi je ne suis pas resté en contact avec mes amis ?

Ellipse

Je rentre du collège, puis je me vois en train d'expliquer à mes parents que je vais arrêter les cours pour devenir écrivain. Je vois leur visage se décomposer. Mes amis étaient tous derrière moi pour me soutenir mais mes parents restent face à moi, en silence. Spectateur de ma propre perte, je me prends la tête dans les bras. Le moi d'avant le succès pense encore qu'il y a plus beau que son propre quartier. Il pense encore qu'écrire lui permettra d'aller mieux. Il pense pouvoir combler le vide, qu'il ne fera qu'agrandir.

Klaxon

Réveil en sursaut sur le même siège en cuir, deux jours plus tard. Les médias s'acharnent encore sur moi car quelqu'un a fait paraître le premier chapitre de mon prochain livre. Mais je ne veux pas confirmer que c'est vrai.

Si les médias s'acharnent comme cela, c'est que ce que je suis l'écrivain le plus lu du XXI^e siècle. En dix années je suis passé de « parfait inconnu » à « la figure incontournable de la littérature actuelle ». Je suis devenu la référence ultime du roman et chaque nouveau romancier a le malheur d'être comparé à moi, et à mon style. Mais même après quelques années, l'argent et le succès, il y a des vides que je n'arrive pas à faire disparaître. Et les antidouleurs perdent de leur efficacité avec le temps. D'abord on plane, mais après on tombe. Je tombe depuis trop longtemps et le sol se rapproche.

Le sol

Je suis dans mon nouveau studio, j'écris entre les cartons et les habits qui traînent. Entre l'urgence de transmettre et la volonté de ne pas forcer les choses, j'écris mon premier livre : « Le risque de l'autre ». En huit mois, il est fini. Et six mois plus tard, il est publié. Mais la vitesse de mon ascension a été proportionnelle à ma solitude. Seul, entouré de connaissances et d'éditeurs.

Six mois après la sortie de mon premier livre, j'ai eu besoin de prendre des vacances, mes premières vacances.

Des vagues, souvenirs de la mer,
sur la plage à manger des sablés,
des vagues, de rire avec ma mère.

Et l'écho des vagues, qui nous répond plus tard.

J'ai perdu ma mère dix jours après ces vacances. Je n'ai jamais su m'en remettre. Je n'ai jamais su en faire le deuil. Depuis ce jour, je n'ai plus jamais pris de vacances, de peur de perdre à nouveau quelqu'un qui m'est cher.

Je ne vais plus en vacances donc j'écris tout le temps. Je n'ai pas une grande productivité, je parlerai plutôt d'une immense envie de passer à autre chose, de fuir, d'oublier, d'oublier que j'ai perdu ma mère. Je ne l'ai jamais écrit dans un livre. Sûrement par pudeur, ou pour éviter qu'on comprenne que mes livres ne sont que des pansements trop petit pour pouvoir refermer le vaste gouffre que j'ai créé.

Ellipse

6 mois après la mort de ma mère, et une semaine après la sortie de mon deuxième roman, je reviens dans mon quartier. La porte de ma maison d'enfance, puis le couloir qui mène au salon. Mon père et ma soeur m'attendent là, avec un grand sourire. Ils sont heureux de ma réussite, mais je suis incapable de leur parler des vides dans ma vie, de la mort de ma mère ou de mon incapacité à être satisfait de ce que j'ai fait. Je suis incapable de parler à mes deux derniers amis. Alors je fais ce que je fais de mieux, je fuis, je m'évade.

Quatre ans plus tard, je suis sur les pavés de la Grande-Place, dès 9h mon sixième livre sortira. Mon quartier dort encore. Dans mon quartier, je suis comme un inconnu, mais dans des lieux qui me sont inconnus, je suis une star. Drôle de constat. Il est tôt, 5h30 du matin, mais je n'arrive plus à dormir. Je crois que je n'ai jamais su dormir, la nuit m'a bercé toute mon enfance, je ne la laisserai plus seule. Et à quoi bon dormir quand on peut rêver ?

Clic, le bruit de la porte qui s'ouvre.

Je suis devant le bâtiment de mon éditeur. Je sais déjà ce qu'il dira mais j'aimerais quand même l'entendre de sa bouche. Je sais que c'est lui qui a fait fuiter mon premier chapitre mais qu'il me dira que ça nous fait un excellent coup de pub. Et que ça ne change rien, il faut juste que dans deux mois mon livre soit entièrement fini.

Je sourirai, puis, je lui expliquerai que je ne veux plus. Je ne veux plus écrire de livre. Je ne veux plus écrire. Et je mettrai en ligne tout mon dernier livre. Je ne le veux plus comme éditeur et que s'il refuse je suis prêt à racheter mon propre contrat.

Ellipse.

Seul dans une maison au bord de la mer du Nord, je prends mes premières vacances depuis une dizaine d'années. Je souffle enfin. La solitude ne me dérange plus, c'est surtout le silence qui me gêne. Je peux m'entendre respirer. Le souffle coupé chaque fois que je sors de la maison, je repense au moment où j'arrêterai ces vacances. J'ai assez d'argent pour en donner la quasi-totalité et rester très riche. Qu'est-ce que je vais faire du reste de ma vie ?

Je ne veux plus écrire, ni faire semblant de penser à autre chose. Je vais faire mon deuil. Je vais retourner dans mon quartier, pour de vrai. Retrouver les feuilles dorées sur le sol. Vivre, parce que quand on s'évade, on fuit la réalité. Vivre, parce que lorsqu'on on rêve, on fuit sa vie.

En rentrant de mes vacances, je n'ai pas tué de proche à moi, mais j'ai tué l'écrivain en moi, celui qui était prisonnier de lui-même. Et j'ai tué par la même occasion les illusions que je me faisais de mon quartier.

En marchant dans mon quartier, avec le bruit presque angoissant des feuilles brunes écrasées sur le sol qui me suit. Je vois, mon quartier aux couleurs ternes. Je vois l'ennui se pendre au bout de la corde qui tient le linge qui sèche des habits incolores. Mais devant le fleuriste, il n'y a plus personne car j'ai laissé partir ma mère. Les moineaux ne chantent pas, ils mangent les miettes délaissées par les enfants sur le sol. Les arbres qui m'ont observé toute mon enfance, me regardent encore avec la même sérénité. Je sens l'odeur des cafés à l'approche des terrasses de la Grande-Place. Les terrasses sont toujours pleines, mais pleines de gens seuls. Les couples assis sur des bancs nourrissent des moineaux, et ceux qui sont seuls combler les vides.

Mon quartier n'a pas changé. Je le voyais juste autrement. Les sonnettes des cyclistes sont les mêmes qu'ailleurs, c'est-à-dire horrible. J'entends le bruissement du marché et le tram qui grince sur les rails rouillés. Mais le tram reste, le temps que je monte.

Les yeux grands ouverts

Dans mon quartier, une jeune fille se désespère.
Depuis des mois, elle voit sa vie comme un calvaire.
Elle est seule, isolée, et en ce froid matin d'hiver,
Va commettre un irréparable impair.

Elle n'a plus goût à la vie, tout ce qui l'entoure l'ennuie.
Tant de choses lui font souci, elle n'en dort plus la nuit.
Elle ne monte pas dans le bus,
Elle ne rejoint pas l'école,
Veut suivre un autre cursus,
Pour voir le M'sieur à l'auréole.
Alors tranquillement, sur un banc elle se pose.
Son objectif, viser l'overdose.
De sa poche, une petite boîte elle retire,
Les médicaments qu'elle contient, va s'les engloutir.

Elle se sent alors doucement partir
Et repense sa vie de martyr.
Il t'appelle ma beauté, ma princesse.
Il te fait sentir aussi précieuse qu'un diamant,
Puis tu te rends compte qu'il te ment,
Que depuis longtemps les tromperies ne cessent.
Alors, déjà fragilisée par une lourde histoire,
Tu en viens à ce moment attentatoire.
Et tu finis dans ce véhicule totalement fait pour toi.
Tu es dedans, mourant à petit feu,
Les ambulanciers essaient de te ramener des cieux,
Te secouent, t'auscultent et te demandent pourquoi.
« Pourquoi tous ces cachetons ? »
Je veux leur répondre « pour mourir, pauvres cons. »

Dans mon quartier, une vielle dame s'émeut.
Alors qu'elle marche par un matin brumeux,
Moufles aux mains, manteau de fourrure usé,
Bonnet gris, pantalon et chaussettes troués
Elle ne se doute pas de ce qui l'attend.
Elle traverse alors calmement,
Un vieux parc pour enfants
Dont elle trouve d'ailleurs le silence pesant.
Seuls les vas et viens d'une balançoire,
Semblent rappeler de ce parc le devoir.
A savoir divertir et amuser les bambins
Et leur faire oublier tout leur vilain chagrin.
La vielle dame, se figure alors un fantôme,
Peut-être l'esprit d'un de ces mômes,
Redonnant à ce parc toute sa dimension
Plus qu'à l'abandon en cette saison.
La vielle dame aime à le penser,
Bien qu'au fond d'elle, elle sait.
Elle sait que c'est le vent
Qui crée ce mouvement.
Mouvement hypnotisant d'avant en arrière,
Jouer par cet horrible vent d'hiver.

Mister de La Source/ Nés en 2001 et avant

Depuis des jours sans interruption, il souffle
Depuis des jours jamais ne s'essouffle.

Continuant avec peine, dans ses bottines noires,
La vieille dame épuisée veut s'asseoir.
A pas grand-chose, lui servent ses guenilles.
Elle tremble, frissonne, tellement il fait froid
Et ses pieds dans la neige s'enfoncent à chaque fois.
C'est alors, qu'inerte elle découvre notre jeune fille.
Compose aussitôt le cent quarante-quatre.
Cette matinée est décidément bien grisâtre.

Après seulement quelques minutes d'attente,
Elle entend au loin les sirènes **Lancynantes**.
Les lumières bleues transpercent le brouillard
Et la vieille dame, son devoir accompli repart.

Dans mon quartier, un homme se questionne.
Assis dans le bus, il regarde et s'étonne.
Observant les gens qui l'entourent,
Se dit que ce monde est aveugle et sourd.
D'ordinaire, des gens au quotidien, son énergie il puise
Mais aujourd'hui plus que jamais ces mêmes gens l'épuisent.
Assis dans le bus, il les voit monotones.
Assis dans le bus, il ne veut plus voir personne.
Il est désabusé et si triste.
Adieu se dit-il, mon rêve utopiste.
Leurs regards se croisent, mais jamais sur l'autre ne se posent.
Serait-il donc tous sous hypnose.

Il pense ensuite à son métier,
Corps et âme, il y est dévoué.
Mais en ce moment même, le doute l'assaille.
Pourra-t-il encore longtemps être de taille.

Son métier chaque jour sur la route le mène.
Derrière son volant, les kilomètres s'enchaînent.
Et chaque jour il s'efforce d'apporter son aide,
Aux nombreux visages qui près de lui se succèdent.
Mais son métier, il le déplore,
Lui fait sans arrêt côtoyer la mort.
De plus en plus cela lui pèse.
De moins en moins, est à son aise.
Soudain, il voit entrer une vieille dame.
Personne ne se lève dans cette rame.
Certes, elle n'est pas bien commode,
Pour autant mérite-t-elle ces méthodes.
Sur le point de se lever pour sa place lui céder,
Il s'arrête lorsqu'une fille vint enfin l'aider.

La jeune fille, il reconnaît
Et repense à cette journée.
Ses paroles résonnent en fond,
« Pour mourir, pauvre con »

Cela le remplit de joie.
Puis à son tour, elle le voit
Et son sourire lui renvoie.

Il se rappelle alors pourquoi
Avoir choisi cette voie.

Mister de La Source/ Nés en 2001 et avant

Il ne se questionne plus,
Il a finalement toujours su.
Et à présent il le sait
Qu'il ne changera jamais.
Il en a fait sa vocation, son métier
Et restera encore longtemps ambulancier.

Dans mon quartier, une jeune fille sort de l'hôpital.
Un séjour forcé l'a fait réfléchir à son acte brutal
Mais rentre, sans n'avoir toujours pas le moral.
Elle aperçoit alors la biblio' municipale.
Elle s'approche et lit l'annonce sur la d'avanture.
Elle y rentre doucement à petit pas
Et se dit simplement pourquoi pas.
Elle participe alors à leur atelier d'écriture,
Où sans filtre, livre ses mésaventures.
Étrangement cela la rassure.
Elle se dit bêtement qu'elle est bien
Et regagne doucement de l'entrain.
Quel extraordinaire exutoire.
Peu à peu, s'envolent ses idées noires.

Les semaines passées, une nouvelle fille est née.
J'en veux pour preuve cette chaude matinée.
Elle monte dans le bus,
Elle rejoint l'école,
Elle reprend son cursus,
La tête bien sur les épaules.
Soudain une vielle dame monte.
Lui donne volontiers sa place, autrement quelle honte.

Dans mon quartier, comme dans bien d'autres,
Les solidarités humaines se sont peu à peu effacées
Laissant place à l'égoïsme et autres vices cachés,
Dans lesquels bien souvent l'on se vautre.
Un égoïsme grandissant
Plaidant le chacun pour soi.
Mais dans mon quartier quelques fois,
L'on n'est pas tous indifférents.
Dans mon quartier quelques fois,
Des gens se voient, se côtoient.
Dans mon quartier quelques fois,
Des activités apportent de la joie.
Ce sont bien souvent de petits riens,
Qui font pourtant le plus grand bien.
Parce qu'il est finalement si facile
De rendre ce monde plus civil.
Alors, maintenant, serez-vous de ceux
Qui en quelques occasions ouvriront plus grand les yeux ?
En tous cas dans mon quartier, on le veut.

Pseudonyme : Lara Jones

Catégorie : 5

Samedi matin 8h30, les déménageurs sont là. Grands et costauds, ils entament la valse des cartons, entre leur gros camion et notre foyer que j'ai peine à quitter. Maman m'a assuré que nous déménageons pour une plus belle vie à deux. Plus d'espace pour nous deux, un balcon pour s'y prélasser et surtout un quartier plus animé que notre « cité dortoir ». Nous allons vivre aux Paillettes je crois, c'est en tout cas ce que j'ai compris et m'en réjouis. Adresse prometteuse pour une vie de rêve. En attendant la vie de château, je tiens à l'œil ces grands gaillards qui emportent mes jouets et tentent d'emballer maman plutôt que la dernière lampe du salon, nettement moins sexy. C'est que depuis que papa est parti, maman n'a plus que moi pour veiller sur elle et la protéger de tout chagrin. Alors je me dresse en vraie tigresse, toute griffes dehors, face au prochain beau-parleur qui la fera pleurer.

9h30, Pepito, le chef d'équipe claque la porte du camion et nous partons en direction des Paillettes. Je ferme les yeux et m'imagine croiser à tout moment des licornes et des princesses. J'ai hâte de découvrir ce nouveau quartier. Je surveille maman qui essuie une larme et supervise le trajet en regardant par la fenêtre et commentant ce voyage du premier jour de ma nouvelle vie. Nous voilà arrivées. L'aventure commence. J'ai hâte de faire le tour du quartier et rencontrer mes nouveaux voisins. Mais pour l'heure, j'ai interdiction de sortir seule. Je pars donc à l'exploration de notre nouvel appartement qui deviendra mon nouveau terrain de jeux. Mon nouveau lit douillet est installé et mes jeux sont déballés en priorité, afin que je m'occupe pendant que les autres affaires prennent place dans nos murs.

Au bout de vingt minutes, je m'ennuie ferme. Curieuse et aventurière, je n'y tiens plus et profite de la porte entrebâillée pour me faufiler à l'extérieur et descendre les étages quatre à quatre. Liberté. Je suis heureuse d'avoir un parc juste en bas de la maison avec des jeux pour enfants et de nouvelles têtes. Je regarde autour de moi et tente de m'approcher de mes futurs amis. L'approche se fait à pas de velours. Je sais que je suis « la nouvelle » désormais. J'ai remis mon titre de princesse en jeu, en quittant le quartier de Champel-Elysée. Habitant le chemin des Paillettes désormais, tout n'est pas perdu. Je ne me démonte pas et avance vers la petite rousse aux longs cheveux. Son regard perçant se pose sur moi et me scrute. Sa copine de gauche a l'air moins commode. Elle fonce sur moi et m'éjecte manu militari hors de ma zone de confort.

-Qui t'a permis de venir sur notre terrain, jeune fille ? Ta maman ne t'a pas dit qu'il est dangereux de s'aventurer toute seule. Je ne t'ai jamais vue ici. Seuls les habitants du quartier ont le droit de jouer ici.

-Laisse-la tranquille, Zélia ! Salut, la nouvelle ! Moi c'est Gisèle mais tout le monde m'appelle Gigi. Ne t'inquiète pas. Zélia aboie beaucoup mais ne mord pas. Autrefois, ce quartier avait mauvaise réputation mais quand on a les codes, l'on est heureux de faire partie de « la bande des 1212 ». Tu as l'air sympa et si tu veux bien me suivre je te fais faire le tour du propriétaire.

Gigi a l'air sympa et m'a défendue de l'accueil musclé de Zélia. Je pars donc découvrir les Paillettes et ses environs aux côtés de ma nouvelle camarade qui joue les guides touristiques.

La première étape de notre périple est un lieu où je serai amenée à y passer le plus clair de mon temps : l'école des Paillettes, plus précisément, son préau. J'y découvre avec enthousiasme une magnifique patageoire où se baignent, en été, les enfants du quartier qui ne sont pas encore partis en vacances. Gigi, me chuchote à l'oreille, qu'au bord se trouvent les jumelles Clara et Zoé. Elles sont du genre bécasses et insignifiantes. Elles se retrouvent toujours à ce même endroit, à quatre heures, afin de quémander ou glaner quelques miettes du goûter des écoliers. Nous passons devant elles en les saluant courtoisement et continuons notre chemin.

Pseudonyme : Lara Jones
Catégorie : 5

Nous voilà, à présent, devant une coupole en verre. Gigi me confie aimer rôder par-là, car c'est le repère des bad boys. Le Syngto Gym. Lieu réputé pour y voir naître les futurs champions de Muay Thaï. Devant la porte, se trouve Léo, ancien boxeur de compétition. Je comprends, au regard qu'elle lui coule en douce, qu'elle en pince pour lui.

-Salut champion. La forme ? Je te présente la nouvelle de notre quartier. Au fait, c'est comment ton prénom, la nouvelle ?

- Lilou, Lilou Jane. Mais vous pouvez m'appeler Lilou tout court.

- Salut Lilou-tout-court. Bienvenue parmi nous. Tu verras, le quartier est sympa et, dans notre bande, chacun de nous est solidaire. Nous venons tous d'horizons différents et c'est cette différence même qui caractérise la richesse de notre clan.

- Oui c'est vrai, nous sommes fiers de cette diversité et j'ai hâte de lui présenter la cheffe de la bande, s'exclame Gigi. A ce propos, Léo, as-tu vu passer Eléonore ? Il faut absolument que Lilou en fasse sa connaissance.

- Non, pas encore vu Elé. Tu sais bien que c'est un « oiseau de nuit ». Plus âgée que nous, elle sort le soir. Elle est vraiment chouette. Mais, allez donc voir du côté du Parc Navazza, c'est là qu'est son repère.

« Merci Léo, nous y allons de ce pas », minauda Gigi, telle une chatte sur un toit brûlant.

-A tout à l'heure les filles, heureux d'avoir fait ta connaissance Lilou et bienvenue dans la bande.

Heureuse de cet accueil ô combien plus chaleureux que celui offert par Zélia, nous voilà parties en direction du Parc Navazza.

Je ne pensais pas m'éloigner autant, mais Gigi me raccompagnera sûrement après notre escapade.

Maman ne veut pas que je sorte car elle a toujours peur que je me perde, me fasse renverser ou bien kidnapper. Je pense qu'elle regarde trop de mauvaises séries américaines qui l'angoissent au point de voir le danger à chaque coin de rues. Raison pour laquelle je suis partie en catimini, sans qu'elle puisse me barrer le chemin. De toute façon, je serai rentrée avant qu'elle ne s'aperçoive de mon absence. Enfin, j'espère.

Après une petite trotte, nous voilà enfin arrivées au parc. Quel spectacle. C'est comme si la nature avait pris possession de ses droits et rejeté Lancy et son urbanisation. D'immenses pins nous accueillent et des étendues verdoyantes s'offrent à nous. La tentation de se rouler dans l'herbe est trop grande et nous voilà, Gigi et moi, en train de faire des cabrioles et roulades en tout genre.

Dérangée par nos rires et nos cris de joie, Eléonore se matérialise à nos côtés.

-Hey les filles, un peu moins de bruit ; je faisais une sieste.

-Oh, ne sois pas rabat-joie Elé. Viens plutôt te joindre à nous. Je te présente la dernière arrivée dans notre bande : Lilou.

Eléonore a un fort accent slave et de grands yeux perçants voire effrayants. Elle me scrute de la tête aux pieds et sonde mon regard comme si elle y cherchait des réponses. Gênée, je tourne la tête vers Gigi, qui une fois de plus vient à mon secours.

Pseudonyme : Lara Jones
Catégorie : 5

-Ne sois pas intimidée Lilou. Eléonore est originaire de Moscou. Et, là-bas, les us et coutumes sont différents. Les barrières sont moins hautes et les contacts plus directs, frontaux et sans filtres. Autrefois, les dirigeants soviétiques s'échangeaient de fougueux baiser à pleine bouche, c'est dire.

Eléonore effraie aux premiers abords mais est d'une douceur bienveillante.

-Bienvenue parmi nous jolie étrangère, me dit-elle de sa voix chantante.

Nul n'est prophète en son pays. Voilà que cette expression prend son sens et ouvre les consciences. Qui est l'étranger ? Et si chacun gardait à l'esprit, que l'on est tous l'étranger de quelqu'un, la xénophobie et le racisme reculeraient-ils de façon significative ?

-Je suis la cheffe et conteuse de notre bande. Chaque vendredi, quand le jour décline, nous nous réunissons ici-même, assis par terre en rond pour raviver les légendes de mes ancêtres. De ma grand-mère, j'ai également hérité de son don de voyance.

-Elle est d'une redoutable justesse sur tous les points, s'exclame Gigi.

-Mouais, dis-je sceptique. Après le départ de papa, maman a dépensé des sommes astronomiques auprès des diseuses de bonaventure. Aujourd'hui, papa n'est pas revenu et maman pleure ses économies, devant les films de Meg Ryan et Hugh Grant.

-Alors tu ne me croiras pas, si je te dis que tu cours un grand danger. Je te vois te faire enlever et enfermer derrière des barreaux. Une odeur forte de désinfectant et des seringues t'agresseront.

Je conjure le sort par un rire tonitruant qui se fait détrôner par les cris stridents de maman qui se dirige avec cet air annonciateur du mauvais quart d'heure à passer.

Gigi et Eléonore déguerpissent en me lançant un « Bonne chance ! ».

Je tente de fuir mais la main de maman m'arrête net dans mon élan et me soulève de terre.

-Mademoiselle Lilou Jane 1^{ère} du nom ! Te voilà donc affreuse petite ! Je me suis faite un sang d'encre à te chercher partout. Tu l'auras voulu, nous allons sans plus tarder chez le docteur Ter Kuile, te faire poser une puce. Si je venais à te perdre, ma jolie minette, je serais la plus malheureuse.

Je la lèche pour la rassurer et aimerais lui raconter mon incroyable aventure. Lui parler de mes rencontres avec Gigi la chatte persane, Zélia la doberman, les bécasses des bois Clara et Zoé, Léo le boxer et Eléonore la chouette clairvoyante confirmée.

Samedi soir 20h30, les déménageurs sont partis. Maman a tenu sa promesse ; nous avons déménagé pour une plus belle vie à deux. Je ne suis toujours pas sûre du nom de quartier mais pour moi cela restera les Paillettes.

Mon quartier s'appelle les Marbriers en hommage aux sculpteurs qui occupaient cet espace auparavant.

On habite un appartement le long d'une grande barre d'immeubles. Maman note que tous les immeubles sont identiques comme si l'architecte manquait d'idée. Papa fait remarquer qu'ainsi, il n'y a pas de jaloux. Nos immeubles plaisent beaucoup puisqu'il y a des gens qui viennent de partout pour s'y loger.

Le parc est composé d'une grande dalle de béton correspondant au parking en sous-sol qu'on a recouvert de suffisamment de terre pour planter des buissons et quelques arbres aux racines peu profondes. C'est là où nous jouons avec les copains. Il y a deux balançoires et les restes d'une table de ping-pong mais la table s'est fendue puis elle s'est cassée puis elle est partie mais ils ont laissé les pieds pour pas qu'on l'oublie. Moi, j'ai gardé les raquettes, on ne sait jamais peut-être qu'un jour, ils auront l'idée de la changer.

Dans mon quartier, depuis peu, il y a aussi un potager...

Dimanche 20 janvier 8h30

J'ai découvert l'idée de faire un potager dans l'ascenseur. Les initiatrices du projet y avaient collé des photocopies couleurs format A3. On pouvait y lire qu'elles avaient gagné un concours. Un joli plan et plein de photos illustraient leurs idées. On imaginait comment le potager serait, une fois, fini. Fallait juste trouver des habitants intéressés ayant la volonté de s'investir dans ce projet. J'ai dû faire cinq allers-retours du cinquième étage au sous-sol pour avoir le temps de tout lire.

Lundi 21 janvier 18h30

Maman a téléphoné pour dire qu'elle soutenait cette idée et qu'elle serait heureuse d'y participer. Nous sommes contents de penser que l'on pourra avoir un lieu où l'on plantera des graines de tomate, de laitue, de concombre, de tournesol et de fraises. Un terrain que l'on arrosera les jours où il ne pleut pas. Un bout de terre pour qui on s'inquiètera des saisons et des positions de la lune.

Le soir en me couchant avant de fermer les yeux, j'ai pensé...

Dans mon quartier, il y aura un potager communautaire.
Un bout de terre où l'on plantera des graines de créativité et de convivialité.
Une parcelle où on arrosera avec abondance et bienveillance.
Une plantation où un soleil plein de sollicitude répondra présent.
Dans ce jardin poussera la tolérance, la sympathie, l'amitié entre voisins.

Mercredi 13 février 19h00

Maman est allée à la réunion à la nouvelle maison de quartier. Ils se sont présentés. Mouloud les yeux bleus habite au numéro quatre et annonce que ce jardin lui rappellera celui qu'il avait dans son pays natal, Vanessa la main verte raconte que chez elle les orchidées se portent à merveille, Jorge le timide pense qu'il n'a pas besoin de parler pour cultiver, Fatima le cœur sur la main a emmené des cornes de gazelles, excellentes, Pablo la bricole se réjouit d'avoir une activité qui puisse l'occuper car le chômage ça n'est pas drôle. Maman a juste dit que tout cela était formidable.

Ils ont demandé comment pourrait se nommer cette parcelle de terre. Vanessa la main verte a souhaité que le nom puisse donner l'idée que ce potager était à tous les habitants et que le nom devait être joli.

Le potager sera à tout le monde mais surtout à Mouloud, Vanessa, Jorge, Fatima, Pablo, Maman et les autres qui se donneront la peine de le créer, de le bêcher, de le labourer et de l'irriguer.

Après quelques propositions farfelues, ils ont décidé à l'unanimité de le nommer : « Le lopin des voisins ».

Fabio l'animateur de quartier qui avait l'habitude de donner la parole a demandé combien il y avait de bacs, il a dénombré les personnes présentes et après un savant calcul, il a déclaré que chaque participant pouvait prendre trois bacs... Un tonnerre d'applaudissements a salué l'heureuse nouvelle.

Maman était contente parce qu'elle avait pu discuter autrement qu'en échangeant des politesses d'ascenseur ou des conversations à la fête des voisins. Un simple potager pouvait créer une émulation aux futures rencontres quotidiennes.

Les nouveaux jardiniers ont tendu des fils blancs pour marquer où se trouveraient les futurs bacs. Ils ont numéroté les petits rectangles que les ficelles dessinaient et ont discuté longuement pour savoir quel emplacement prendre.

Mouloud les yeux bleus ne voulait pas être trop près de la route, Vanessa la main verte s'inquiétait de l'ensoleillement, Fatima le cœur sur la main n'avait pas beaucoup d'affinité avec Jorge le timide, c'était un peu compliqué c'est pourquoi Fabio l'animateur de quartier a décidé qu'il fallait tirer au sort l'attribution de l'emplacement des bacs.

Là, c'était du concret, fallait se projeter tous ensemble dans un projet associatif, c'était presque comme si on vivait dans une coopérative.

Lentement les questions germaient au sein des jardiniers associés : « La terre était-elle saine ? Avait-on un point d'eau pour arroser les plantes ? Est-ce que le groupe allait investir dans quelques outils à partager ? Où allait-on ranger tout ça ? Est-ce qu'on ne construirait pas un hôtel pour les insectes ? Était-il possible de faire une mare pour les batraciens ? De quelles autorisations avait-on besoin ? Est-ce que la commune soutiendrait ce projet ? »

Lundi 18 février 17h30

Maman est allée à la Migros pour acheter une petite jardinière en plastique, un gros sac de terreau bio et plein de petites graines.

Un groupe Whatsapp se créa... Les jours suivants, les portables vibrèrent à longueur de journée.

- *Perso, je fais mes semis dans des petits gobelets pour le café. Il y en a de nouveaux faits à base de végétal.*
- *Super ! Je pense que ça marche aussi avec les pots de yoghourt...*
- *Moi j'adore les yogourts surtout à la vanille !*
- *Est-ce qu'il faut faire des trous aux gobelets ou pots de yoghourt ?*

Samedi 23 février 9h00

Tout le monde était convoqué. La mairie avait fait livrer un camion de terreau et des cadres à monter. La terre était déposée en un grand tas...

Une fois les cadres montés et positionnés à leur place, il fallait les remplir avec la terre.

Tous les habitants étaient là avec divers moyens pour transbahuter le terreau. Quelqu'un avait réussi à se faire prêter une brouette, un autre avait un chariot IKEA qu'il avait aménagé avec de grands sacs poubelles, d'autres se contentaient de porter la terre dans des cabas. Voir tous ces voisins à l'œuvre donnait l'image d'une fourmilière en action. Chacun avait trouvé sa juste place en fonction de ses possibilités et de l'ardeur qu'il voulait donner à ce travail. De temps à autre, discrètement, l'un ou l'autre disparaissait sans demander son reste.

Jeudi 14 mars 2019 10h00

Tout était en place, un point d'eau avait été créé par un plombier, un coffret de chantier enfermait le tuyau et les outils, un hôtel à insectes avait été construit.

Whatsapp

- *Faudrait faire un Doodle pour organiser un tournus pour l'arrosage ?*
- *Attention, ne pas arroser les feuilles, mais les racines !*
- *On pourrait organiser un cours de jardinage...*
- *Ils viennent la Mairie ?*

Les autorités communales sont venues un vendredi matin quand la plupart des voisins travaillaient sauf Pablo la bricole et les initiatrices qui avaient pris congé pour l'occasion. Le maire de Lancy a fait un joli discours et ses adjoints ont planté des panneaux pour expliquer qu'il y avait aussi une pelouse pour les abeilles et qu'elles pouvaient se reposer dans un hôtel, si elles étaient fatiguées.

Août 2019

Je mange tous les jours des tomates et des salades du jardin. Elles sont excellentes parce qu'elles n'ont pas trop voyagé et qu'elles sont « bios sociales ».

Il paraît que notre potager va aider la planète à aller mieux et que la forêt en Amazonie pourra arrêter de brûler.

Hier soir, en me couchant avant de fermer les yeux, j'ai pensé...
Je mange et nourris mon corps grâce aux légumes et aux fruits.

J'ai fermé mes paupières et j'ai vu...
Le monde est un potager.
Mon quartier c'est mon corps,
Mon quartier c'est ma famille,
Mon quartier c'est mon école,
Mon quartier c'est ma chambre,
Mon quartier c'est mon ADN.

Mon quartier c'est là où j'ai fait mes premiers pas,
Mon quartier c'est là où j'ai été planté,
Mon quartier c'est là où j'ai poussé,

Avant de m'endormir, j'ai compris...
Mon quartier c'est là où le monde s'est ouvert à moi.

Les aventures du Capitaine William

Voici des jours que nous sommes enfermés ici. Notre bateau a été réquisitionné par le gouverneur et il nous a envoyés au fer. Il nous croit pris au piège, mais personne ne fait prisonnier le capitaine William. Si nous sommes ici, c'est parce que nous recherchions quelque chose d'important... la carte qui indique le trésor le plus gros caché quelque part sur cette terre. Mon équipage fouille dans tous les recoins de cette maudite prison.

J'ai confiance en mon équipage. Seuls les meilleurs ont le droit de me suivre. Nous sommes 4, cela peut paraître peu et fou pour des ignares, mais les 4 meilleurs hommes valent bien plus qu'une centaine de chiens galeux. Enfin, quand je dis « homme » je me comprends. J'ai d'abord recruté Zoé. Il paraît que cela porte malheur d'avoir une femme dans son équipage. Au diable ces croyances ! Zoé est la plus maligne des membres de mon équipage. Elle sait être discrète et rapide et cela fait d'elle une excellente voleuse. Elle a de grosses bottes. Dans celle de droite, elle cache un petit pistolet à 2 balles. Celui-là personne ne l'a découvert lors de la fouille. Ensuite, il y a Andrew, mon cartographe. Il vient d'un autre pays par-delà les mers et a encore quelques difficultés à parler notre langue, mais avec son savoir, il nous tire de toutes les mauvaises situations. Il manie les lettres et les chiffres à la perfection. Il porte une boussole et d'un cadran solaire dont il ne se sépare jamais et garde autour du cou. Jeff, quant à lui, est mon inventeur et bricoleur. Il sait réparer et construire tout ce que je lui demande. Son père est le plus grand créateur du pays, Monsieur Weber, il a formé son fils depuis son jeune âge et lorsqu'il est venu me supplier de le prendre à bord, j'ai accepté. Quant à moi, je me distingue par ma force et mon courage, j'ai les traits d'un capitaine comme l'était mon père avant moi. J'ai mon épée et un pistolet à 2 balles. Je porte un grand chapeau et un long manteau qui cache mes armes.

Je vois Zoé devant la porte de ma cellule qui me fait signe. Elle m'ouvre la porte et je sors discrètement. Elle me montre la carte. Nous récupérons nos armes fixées au mur et marchons l'air de rien dans les couloirs, passant devant de dizaines de geôles. L'alarme retentit. Un gardien apparaît au fond du couloir.

- Que faites-vous là, hurle-t-il en posant sa main sur son sabre, il est interdit de...

Zoé sort son pistolet et tire. La balle le touche en plein front et l'homme s'écoule raide mort. Zoé se retourne et utilise sa dernière balle sur le verrou de la geôle qui est face à nous. Nous partons rapidement. Une alarme retentit. Nous attendons derrière nous, les cris de joie des prisonniers qui sortent en masse de leurs cellules, ils courent récupérer leurs armes et s'attaquent aux gardiens qui arrivent eux aussi dans le couloir. Nous sortons par une porte dérobée à l'arrière de la prison et nous précipitons dans la cour. Dehors nous attendaient Jeff et Andrew avec des chevaux fraîchement volés. Je monte sur le plus robuste et nous partons à tout gallop.

- Il est 4 heures 05 capitaine, me lance Andrew, nous sommes dans les temps. Nous pouvons enfin quitter cette prison En-Survie, s'exclame Andrew.
- En-Sauvy, le reprend discrètement Jeff.

Zoé se moque discrètement. Jeff nous hurle la direction à suivre. En plein gallop, je vois Zoé recharger son pistolet. Nous passons devant un immense cimetière. Le curé Baud récite quelques prières devant quelques personnes qui baissent la tête. Nous galopons pendant des

heures, lorsque nous arrivons devant un immense pont. Il est en liane et de fins bouts de bois servent de passerelle. Je regarde mon cartographe. Celui-ci plisse les yeux, puis m'affirme.

- Il nous faut traverser ce pont pour trouver notre Butin.

Nous traversons le pont sans encombre. Nous tournons et nous retrouvons devant une grande bâtisse. À travers les fenêtres, je vois des gens de la noblesse. Ils tiennent d'étranges objets dans leurs mains.

- Des livres, hurle Andrew ! Capitaine, je vous en prie, accordez-moi un instant là-bas. Cette bâtisse est le monument du savoir ! Je pourrais trouver de nouvelles cartes du monde plus précises, qui nous permettraient de visiter de nouvelles terres chargées de trésors et de richesse.

Je réfléchis. En effet, nous n'avons pas encore fait le tour du monde. Si ces fichus parchemins peuvent nous montrer de nouveaux trésors, alors pourquoi pas ? Nous entrons avec Andrew pendant que les autres restent à l'extérieur. À notre vu, les nobles se retournent. Andrew s'avance tranquillement vers eux et manie la conversation avec doigté en s'informant des livres qui se trouvent dans cet endroit. Dans son pays, Andrew a appris le langage des nobles et le manie à la perfection, le faisant paraître pour quelqu'un de haut placé. En dépit de son accent, de sa tenue et de ses petites erreurs, il parvient à duper tout le monde. Puis, en maniant l'art de la conversation, il demande à visiter les lieux. Les hommes sont ravis de pouvoir montrer à un étranger leurs richesses. Nous faisons le tour des lieux. Nous allons dans une grande allée. Au-dessus de celle-ci est écrit en lettre dorée « Géographie », allez savoir ce que cela signifie, mais apparemment mon cartographe est enchanté. Nous entrons et Andrew feuillète quelques pages de différents livres prenant soin de ne pas remettre les plus importants à leur place. Il laisse trois livres ouverts sur une petite table. Il prend le quatrième et s'en retourne le ranger avec ses nouveaux amis. Il le glisse au mauvais endroit.

- Monsieur attention, dit un homme en le retirant immédiatement de la rangée. Un livre mal rangé est un livre de perdu.
- Mon dieu, vous me voyez navré messieurs, je ne le savais pas. Quel horrible drame, cela aurait-il pu être. Cela nous aurait privé dans tant de connaissance et de savoir.

En gardant ainsi l'attention sur lui, Andrew me fit un petit signe direct et je glisse les trois petits ouvrages sous mon manteau. Nous continuons la visite vers la médecine, la gastronomie, l'astronomie et d'autres encore. J'ai à présent une dizaine de livres sous mon manteau, à ma ceinture et je n'ai plus de place. Andrew me fait signe pour un dernier roman, une histoire de tour du monde dans un objet volant en 80 jours. Je lui fais non de la tête, mais il insiste. Résolu, me disant que ce devait être un livre vraiment important je le glisse dans la manche de mon manteau. Andrew regarde son cadran solaire. Il s'excuse et prend congé de ses hôtes. Nous marchons vers la sortie. Je sens le livre glisser de ma manche. J'essaie de le rattraper, mais trop tard, il s'écroule sur le sol avec un bruit sourd. Tout le monde s'arrête et nous regarde. Un homme nous fixe bizarrement. Je me penche et le ramasse en le tendant à ce noble. Je m'excuse, faisant croire que je l'ai fait tomber de la table d'à côté. Soudain, un cri retentit. Puis un autre et ainsi de suite. Ils ont remarqué l'absence de nombreux livres. L'homme me fixe méchamment, il tend la main pour me reprendre le livre, mais je le prends et le gifle avec. Ce livre était assez gros pour le faire tomber à la renverse. Nous nous retournons et partons en courant. Nous sortons du bâtiment en attendant toutes sortes de cris, d'insultes et d'agitation. Nous courrons vers nos deux compagnons. Jeff et Zoé nous attendent sur leur monture. Nous chevauchons les

nôtres et partons au gallot. Nous passons devant une autre prison plus grande et entièrement grise. Les prisonniers tapent et hurlent du haut de leur cellule en nous voyant passer.

- Il paraît que c'est la pire des prisons de ce coin. Quand ils entrent, ils sont privés de leurs chaussures et doivent marcher dans ces couloirs froids et humides. Nombreux meurent de maladies. Personne ne s'est jamais enfui de là, nous raconte Andrew.
- Voici un endroit où je ne mettrais jamais les pieds, nous affirme Jeff.

Nous continuons et traversons quelques habitations pour arriver près d'un marché. Nous posons pied-à-terre et regardons Andrew. Il nous montre la carte, il met son doigt au Centre. Nous devons traverser le marché pour atteindre la montagne où se trouve le trésor. Nous traversons le marché sans le moindre mal. En face de nous se dresse la montagne la plus haute et juste à côté une autre plus petite. Andrew nous indique la petite. Nous trottons jusqu'à la montagne et nous laissons nos montures en bas de celle-ci. Nous nous dirigeons vers l'entrée d'une grotte, armes à la main. Jeff allume deux torches, il m'en donne une et en garde une. Nous entrons prudemment, mais devant nous se dresse un immense mur avec des chiffres gravés dessus. Jeff s'avance et l'examine.

- C'est une porte, mais il faut un code pour l'ouvrir, nous explique Jeff, un code à 4 chiffres. Andrew est-ce qu'il y a des chiffres sur la carte ?
- Oui, dit mon cartographe. 1 - 1 - 2 - 3.

Jeff tape le code sur le mur. Soudain, une voix roque retentit dans toute la grotte. « Code erroné ! »

Jeff se gratte la tête. Il murmure plein de phrases incompréhensibles. Andrew se rapproche de lui et ensemble, ils partent dans un langage scientifique incompréhensible. Puis, Jeff tape le nouveau code. 1213. À nouveau, la voix resonance : « Code accepté ! » La porte ouvre, je m'avance en premier avec ma torche et mon sabre. Nous montons au sommet de la montagne. Nous arrivons devant une grosse porte en bois fermée par trois serrures différentes. D'un tour de main, Zoé ouvre la porte et nous entrons.

Nous sommes dans une longue pièce lumineuse avec des chaises et des meubles anciens. Nous attendons des bruits de pas s'approcher de nous. Un grand homme mince avec une grosse barbe noire sort d'une autre salle et nous regarde. Il n'a pas d'armes et est habillé simplement. Je me présente et l'homme fait de même. C'est le gardien de ces lieux. Il nous félicite d'avoir atteint la salle du trésor et nous conduit à elle. Nous entrons dans une grande salle, où des milliers de petits coffres sont repartis partout sur le sol, une immense table ronde se trouve au milieu de la pièce où dessus est posée de la vaisselle en or et en argent. Les couverts contiennent des diamants et des gravures. Dans les plats, des mets délicieux et l'odeur de la nourriture nous envahit à nouveau. Nos ventres gargouillent. Mon équipage se rue à table et commence le repas en le dévorant avec les mains. Jeff remplit nos verres d'un vin succulent. Je prends place autour de la table et commence à manger à mon tour. L'homme arrive avec un autre trésor rond et brun. Mon équipage se met à chanter mes louanges. En me tendant la plus grosse part du gâteau, l'homme me demande.

- Alors Capitaine William, comment c'était ce petit tour dans le quartier ?
- Ce n'était pas un quartier papa ! C'était un autre monde !

Dans mon quartier

Ma vie partait en cacahuète. Depuis plus de 6 mois, elle avait pris un virage à 360 degrés.

Ma femme m'avait quitté pour un pays lointain et l'un de ses habitants. Emmenant mes enfants.

Mon employeur avait décidé de se séparer de moi quelques semaines plus tard. Je me retrouvais seul, perdu dans un monde que je ne reconnaissais plus et où, semble-t-il, je n'avais plus ma place.

J'habitais depuis dans le studio d'un immeuble, j'avais opté de rester dans la même commune afin de ne pas trop perturber mon cerveau et ses habitudes. Mon quartier me convenait, les parcs et aménagements floraux rendaient l'endroit moins déprimant. Mon déménagement s'était limité à quelques cartons, un canapé sur lequel beaucoup de souvenirs de ma précédente vie familiale restaient ancrés, et une télévision qui diffusait de rares émissions sportives ou littéraires. Certains soirs j'avais le cœur à m'abrutir devant ce carré lumineux. Un réel échappatoire qui me permettait de m'évader du quotidien.

Je sortais peu. Mes déplacements se limitaient aux courses hebdomadaires, et à de rares rendez-vous dans l'espoir de retrouver une vie professionnelle.

Vous vous en doutez, je n'avais pas beaucoup d'amis, et le peu que nous avions avec ma femme semblaient être eux aussi partis à jamais.

L'immeuble dans lequel je vivais avait cinq étages. Deux appartements par étage. L'un des appartements avait été transformé, pour créer un petit appartement ainsi que le studio où je m'étais installé. Potentiellement j'avais entre 10 et 40 voisins. Ma vie monastique était telle que je n'en connaissais aucun. Je ne connaissais que leur ombre dans les couloirs de l'immeuble, quelques bruits, et leurs noms sur une boîte aux lettres.

Un beau jour (puisse-t-il y avoir encore de beaux jours) alors que je sortais de mon studio, je remarquais la présence d'une voisine. Une vieille dame aux cheveux gris que j'estimais avoir atteint quatre-vingt ans.

Les cheveux blancs, une silhouette fine, de larges lunettes et un sourire en coin, elle me rappelait une arrière-grand-mère du côté paternel, que je n'avais malheureusement pas connue, mes seuls souvenirs d'elle restaient fixés dans la pellicule d'une photographie en noir et blanc.

Cette dame âgée s'affairait sur le palier de sa porte, pendant que je faisais mine de récolter quelques courriers dans ma boîte aux lettres. Par la même occasion je reliais une plaquette à son visage, guignant sur les noms des boîtes aux lettres voisines à la mienne. Son appartement du Rez de chaussée indiquait *Mme Ava*. Un nom intrigant je trouvais.

En reposant le seul courrier reçu, une plaquette de publicité d'un investisseur immobilier, je me dirigeais vers la sortie de l'immeuble. En passant devant elle, elle se retourna et me sourit. Puis m'expliqua que son mari allait déposer un bouquet de fleurs devant sa porte. Elle m'apprit qu'il agissait de la sorte chaque semaine depuis qu'ils étaient mariés. J'esquissais un sourire et un balbutiement prétextant un rendez-vous afin de ne pas avoir à partager trop d'intimité avec une personne.

Je sortais de l'immeuble sous quelques gouttes de pluie.

A mon retour, la porte de Mme Ava était fermée. J'entendis une mélodie provenant d'un appareil radiophonique. Je remontais dans mon studio broyer du noir.

Le surlendemain, je croisais deux autres voisins devant les boîtes aux lettres de l'immeuble. J'écoutais d'une oreille leur discussion (les services sociaux des communes devraient réfléchir à installer des boîtes aux lettres sur les places publiques, afin de faciliter les rencontres...)

Mes deux voisins, que je découvrais également pour la première fois, semblaient discuter de leur voisine du Rez. Je cru entendre que Mme Ava avait perdu la tête depuis que son mari était décédé. Ils semblaient relativement bien connaître le couple et s'inquiétaient du sort de Mme Ava. En souriant, ils narrèrent le fait que son mari lui déposait des fleurs devant le pas de porte, sans signature, afin de célébrer leur union et son amour d'une façon hebdomadaire. Je fis le lien avec l'explication de Mme Ava deux jours plus tôt. Une surprise régulière depuis tant d'années. Je trouvais cela touchant.

Je me glissais entre les deux, marmonnant une fois encore, avant de m'enfuir dans la rue. Je passais sans doute pour un sauvage ou un malpoli, mais que pouvais-je y faire ?

Ma vieille voisine était atteinte d'Alzheimer, ses souvenirs revenaient en surface régulièrement. Un souvenir de plus de 60 ans ne s'effaçait jamais. Les habitudes sont gravées bien au fond de notre mémoire. Pour elle, son mari était toujours là, et déposait chaque semaine un bouquet d'iris devant le palier de sa porte. Mme Ava était persuadée que son mari était sorti et qu'il allait revenir pour le dîner, comme il l'avait toujours fait depuis tant d'années.

Pour me changer les idées, j'allais à l'épicerie du coin acheter des ingrédients pour les infusions de thé. Mon activité favorite, la seule qui me procurait du plaisir et qui certainement me maintenait vivant, était de préparer le thé. Quotidiennement, je m'affairais à ce cérémonial, seule habitude qui restait de mon ancienne vie et d'une passion née pour la culture japonaise. Des années auparavant, j'avais reçu un ouvrage qui relatait les milles façons de préparer le thé, ainsi que les multiples mélanges de fleurs qu'il était possible de préparer. Je tournais les pages de mon livre et au hasard des choses m'arrêtait sur celle dédiée à l'iris. Cette fleur avaient les vertus d'apaiser les douleurs de ventre. Elle était aussi surnommée *la fleur de l'espoir*.

Je me rendis compte que le nom de cette fleur était celui mentionné quelques jours plus tôt par Mme Ava lors de notre *rencontre*. Le bouquet en question, déposé par son mari, était composé de fleurs d'iris. Je relevais l'étrange coïncidence. Je préparais mon breuvage du jour lorsqu'une idée me vint à l'esprit.

En buvant à petites gorgées mon infusion, je mis en forme un plan d'actions. Je ne me doutais pas que ce plan allait me sauver la vie. Ainsi que celle de Mme Ava.

Je sortis de l'immeuble, sans devoir croiser un voisin cette fois-ci.

Les journées étaient agréables, et le fait de ne pas devoir travailler me laissait du temps pour organiser les préparatifs nécessaires à ma nouvelle quête. Je redécouvrais quelque peu les activités de mon quartier, passant davantage de temps à occuper mon esprit et trouver le moyen de bien faire, plutôt que rester dans mon studio lugubre.

J'observais les couleurs alentours, sentais les fragrances florales et remarquais le vent secouer les plantes des jardins. Les gens se déplaçaient telles des fourmis, me frôlaient sans me voir, s'activaient, alors que pour la première fois depuis plusieurs mois j'avais l'impression d'ouvrir les yeux sur ce monde. Un nouveau monde dont je ne suspectais pas l'existence une semaine auparavant.

J'avais une impression de déjà-vu, d'une nouvelle naissance en quelque sorte. Alors que fondamentalement rien n'avait changé à ma situation déprimante. Comment avais-je pu être aussi transparent dans ce quartier que je connaissais pourtant bien depuis plusieurs années ?

Arrivé à destination, j'entrais dans la boutique. Je m'approchais des étals de fleurs et effleurais du bout des doigts les compositions florales, les pétales douces, touchais les fines feuilles veloutées.

Je discutais avec le propriétaire des lieux, et la mettais au parfum de mon plan. Cela me semblait bizarre de partager des mots avec une personne. Depuis des mois je ne l'avais plus vraiment fait.

Elle sourit d'un air attendri. J'en fût gêné. Je n'avais plus eu un tel regard depuis plusieurs années, depuis que ma femme m'avait dit pour la dernière fois qu'elle m'aimait. Une autre vie.

En revenant dans mon immeuble, je déposais discrètement le bouquet d'iris devant le pas de porte de l'appartement de Mme Ava.

Mon cœur s'emballait. Je vivais ce moment tel un amoureux retrouvant sa douce en cachette. Je m'employais à ne faire aucun bruit et rejoindre aussi vite que possible mon studio.

Derrière ma porte fermée, je soufflais. Des gouttes de sueur témoignaient de mon stress. J'avais l'impression d'avoir pris la vie d'un autre, d'avoir usurpé son identité. Dieu que c'était bon. Je n'avais plus ressenti de telles sensations depuis la nuit des temps.

Les semaines suivantes je continuais mon manège. Au rythme des allers-retours chez la fleuriste, je déposais un bouquet devant le pas de porte de Mme Ava.

J'évitais toujours de croiser ma voisine, de peur qu'elle ne découvre mon stratagème, et qu'elle me démasque. Je redoutais surtout de la décevoir.

Ces dernières semaines j'avais vécu une nouvelle vie. J'en oubliais presque la situation précaire dans laquelle je vivais. J'oubliais le chaos provoqué par l'explosion de ma famille ainsi que la disparition de mes enfants.

Je me sentais vivant tout simplement.

Un jeudi, à l'aube, alors que je venais de revenir de la boutique de la fleuriste, je croisais Mme Ava. Je l'avais échappé belle.

Son sourire en disait long. Elle semblait apaisée. Était-ce les effets des iris déposés devant sa porte? Je fis mine de fouiller dans ma boîte aux lettres afin de débusquer un courrier perdu.

Elle me sourit, ses mains enveloppant son bouquet, puis m'adressa quelques mots.

- « Quel beau bouquet n'est-ce pas ? C'est mon mari. Chaque semaine il me dépose un bouquet devant la porte. Je fais mine de ne pas savoir, car il est persuadé que je ne m'en rends pas compte. Mais, chut! Surtout ne lui dites rien. »

Elle referma sa porte.

Je compris que les vivants étaient attachés aux sentiments et aux souvenirs. C'est le moteur de nos vies. Ces attaches nous permettent de profiter de chaque instant. Comme les saveurs d'une infusion dans le palais et les papilles gustatives qui nous rappellent des souvenirs, des sentiments, des sensations, en connectant notre imaginaire avec notre vécu, et par lequel il est impossible de guider nos pensées.

Le hasard de la vie m'avait sorti de la torpeur qui me rongait. Mme Ava, quant à elle, avait continué de se réjouir d'un petit bonheur hebdomadaire malgré la terrible maladie qu'elle n'avait heureusement pas à supporter.

Je sortis de l'immeuble pour aller chercher des ingrédients pour mes infusions. Sur le trottoir je pris une profonde inspiration. Pendant que la vie s'affairait aux alentours, les activités dans mon quartier reprenaient après une nuit tranquille.

Je marchais arborant un sourire, prenant conscience que la vie de quartier était un élément important de notre vie en communauté. Le contact humain, tout comme celui du règne animal, nous permettait de tisser des liens. Ces dernières semaines je me rendis compte que je devais ma survie à mon quartier, aux gens que j'avais rencontrés par hasard. Certains détails avaient le pouvoir de faire changer le cours d'une vie. Voire de plusieurs.

**Participez au prochain
concours d'écriture de
la Ville de Lancy !**

Plus d'informations sur www.lancy.ch